

LE BATEAU DU 18 MAI

BRUNO JOUBREL

Éditions ThoT
Roman

Musicologue, auteur-compositeur et interprète, Bruno Joubrel a enregistré cinq albums de chansons. *Le Bateau du 18 Mai*, qui prolonge *Le dernier lit*, paru en 2017 aux éditions ThoT, est son cinquième livre et second roman.

TABLE DES MATIÈRES

<u>PREMIÈRE PARTIE / PASSAGES</u>	15
A. 21 avril	17
I. Faire-part	28
1. Marie	30
B. 22 avril	39
II. Enterrement	50
2. Kader	61
C. 23 avril	70
III. Claire	79
3. Passerelle	88
<u>DEUXIÈME PARTIE / EMPREINTES</u>	99
D. 25 et 26 avril	101
IV. Journal de papa	113
4. Traits d'unions	120
E. 8 septembre	129
V. Bureau	141
5. Débarquement	147
F. 1 ^{er} mars	156
VI. Martin	170
6. L'appel	183

<u>TROISIÈME PARTIE / ENSEMBLES</u>	197
G. 2 novembre (1)	199
VII. 2 novembre (2)	204
7. 2 novembre (3)	208
H. Saint-Sylvestre (1)	223
VIII. Saint-Sylvestre (2)	235
8. Saint-Sylvestre (3)	247
<u>DERNIÈRE PARTIE / ET DIEU, APRÈS TOUT ?</u>	253
Claire	255
Kader	257
Cléo	258
Marie	259
Martin	261
Victor	264
Dieu	

PREMIÈRE PARTIE

PASSAGES

A. 21 AVRIL

Victor était parti le 21 avril, sur le bateau du même nom. Il avait dû patienter deux jours et une nuit avant de pouvoir embarquer, sur la plage d'une jolie baie dont l'entrée maritime était suffisamment resserrée pour lui donner l'impression d'avoir été transporté dans un monde presque clos, plutôt accueillant au premier abord.

Cependant, l'inquiétude ne l'avait guère quitté depuis son arrivée : malgré ses efforts de concentration, il ne parvenait pas à se souvenir et se rendait compte qu'il ne connaissait ni les tenants ni les aboutissants de son voyage. Comment avait-il pu parvenir jusque-là, mais, surtout, vers quelle destination allait-il bientôt se diriger ?

Pourtant, sachant qu'il ne pouvait plus l'éviter, il avait soigneusement préparé son départ en peaufinant

tous les détails auxquels il était amené à penser et sur lesquels il pouvait encore influencer. Ses proches savaient comment il souhaitait que les choses se déroulent, il leur aurait été difficile d'ignorer toutes les consignes, orales ou écrites, qu'il avait laissées : l'échéance approchant, il l'avait au mieux anticipée, tout en essayant de la retarder au maximum.

En France, il commençait à faire beau et la douceur du soleil printanier qui semblait vouloir s'installer, à laquelle il arrive souvent que l'on oublie de prêter attention plus avant dans la saison, constituait un véritable plaisir quand il sortait en profiter sur son balcon, notamment le matin et en début de soirée. C'est à cette époque que la nature lui avait toujours paru la plus belle, composée comme un tableau impressionniste de milliers de taches de couleur, entre les parterres de fleurs et celles des arbres fruitiers, sur les fonds bleus du ciel et vert tendre des marronniers plantés dans le parc, qui semblaient patiemment ouvrir leurs feuilles comme autant de mains, doigt par doigt, un peu plus chaque jour. Il aurait voulu en jouir plus longtemps, mais, malgré sa ferme volonté de rester encore un peu chez lui, arrivé au 20 avril, il n'avait pas pu repousser plus loin son départ.

Il se retrouvait donc, sans savoir comment, sur cette plage à l'allure presque paradisiaque. La nature semblait idyllique. Le sable, fin et clair, était chauffé par un soleil constant mais nullement oppressant, et léché par de fines

vaguelettes dont l'eau claire paraissait avoir envie de venir s'étendre à côté d'éventuels baigneurs. Une végétation de type tropical, à base de palmiers et d'essences colorées, embrassait l'ensemble de la crique, donnant ainsi au lieu un aspect convivial et chaleureux. Il y régnait toutefois un silence profond, presque oppressant, que seul le clapotis de l'eau autour des quelques rochers émergés qui ponctuaient la surface était autorisé à rompre.

Victor n'était pourtant pas seul. Beaucoup d'autres gens étaient assis près de lui, vêtus comme il l'était d'une tunique claire, dont les drapés très souples semblaient autoriser n'importe quel mouvement et surtout inciter chacun à la sérénité. Mais tous, comme si leur esprit avait été éparpillé, paraissaient chercher à le rassembler et se recueillaient dans un mutisme absolu. L'ensemble était troublant et Victor se sentait plus désarçonné que mis en confiance par un environnement dont il ne parvenait pas à penser qu'il augurait bien de son voyage.

Qui plus est, une première surprise, de taille, se présenta : Alphonse, son grand-père, vieillard devenu à peu près sénile depuis plusieurs années et qui, pour sa part, malgré une forme physique encore tout à fait convenable pour un presque centenaire, attendait impatiemment le jour de son embarquement, était là. Sans que Victor sache vraiment comment, il le retrouva bientôt à ses côtés.

Tous deux médusés, ils s'embrassèrent timidement, comme s'ils se connaissaient à peine, comme les deux

étrangers qu'ils étaient devenus au seuil du monde qu'ils abordaient. Ils voulurent se parler, mais ne proférèrent aucun son. Ils s'aperçurent alors, ensemble, qu'ils n'avaient plus voix au premier chapitre de leur aventure : ils étaient tous deux privés de parole. D'où, certainement, le silence qui régnait autour d'eux malgré la foule... Néanmoins, ils découvrirent aussi qu'ils se comprenaient parfaitement par la pensée, comme si cette dernière avait pris possession de l'ensemble de leurs sens. La sensation leur parut bizarre, mais finalement pas désagréable. Pour autant, bien trop préoccupés par leur sort individuel, ils échangèrent fort peu, se contentant de rester silencieusement côte à côte, spectateurs communs d'un univers étrange dont ils ne savaient pas encore de quelle manière ils allaient l'intégrer, et attendant de saisir quel destin allait leur être réservé.

À l'heure où les rayons du soleil commençaient à iriser la crête des vagues et à dessiner un immense jeu de reflets à la surface de l'eau, ils virent donc un immense voilier se présenter à l'entrée de la lagune. Ils se demandaient jusqu'alors pourquoi certains de leurs compagnons, certes peu nombreux, mais visiblement impatients, à la différence de la majorité désorientée à laquelle ils appartenaient, scrutaient l'horizon depuis des heures. Il ne leur fallut qu'un instant pour comprendre que ces derniers guettaient patiemment l'apparition de la voile blanche, comme s'ils l'appelaient de leurs vœux, sachant sans doute son moment venu.

Ils ne pouvaient pas encore savoir qu'il existait en fait un bateau par jour, tous arborant pour nom leur propre date, finement gravée à la poupe en chiffres et lettres dorés, de telle manière que personne ne puisse la lire depuis la terre ferme quand le voilier s'en approchait. En tenant compte du 29 février des années bissextiles, on comptait donc exactement trois cent soixante-six navires, tous identiques à une exception près, celle du 2 novembre, que Victor et Alphonse ne comprendraient que bien plus tard.

C'étaient de gigantesques multicoques, à l'allure générale des galions du xviii^e siècle, lorsque flibustiers et marines royales se disputaient la suprématie du commerce maritime à coups de canons et d'abordages. Cependant, même deux ou trois cents ans plus tard, aucun architecte naval n'aurait jamais osé mettre de tels bateaux en chantier : ils étaient en effet dotés de six mâts, plantés non les uns derrière les autres comme on aurait à la limite pu l'imaginer, mais de front, sur autant de ponts presque indépendants. Ces derniers étaient reliés entre eux par des sortes de bras très épais, mais assez peu larges, semblant pouvoir servir de passerelles – à condition d'avoir le pied marin et de ne pas naviguer par gros temps si l'on voulait s'y aventurer –, mais surtout par une immense et unique voile blanche. Celle-ci, évidemment beaucoup plus large que haute, étant donné la structure et l'envergure démesurée du bâtiment qu'elle dominait, semblait en être à la fois le poumon et le cœur, un immense trait commun

au monde flottant auquel elle permettait de se mouvoir avec majesté. Le spectacle en était rendu sidérant.

Bientôt, le navire occupa la majeure partie de la baie. Quand il fut arrivé à quelques encablures de la plage, la grand-voile fut majestueusement choquée et l'on jeta six lourdes ancrs depuis chacun des ponts, de telle manière que la cathédrale maritime qu'ils formaient finit par s'immobiliser totalement. De nombreuses chaloupes avaient été affrétées sur le flan de toutes les coques ; certains passagers du navire y étaient installés et, sans attendre, dans une manœuvre savamment coordonnée, elles furent bientôt mises à l'eau. Des rameurs entrèrent immédiatement en action et, comme dans un ballet minutieusement réglé, la flottille entama son approche de la terre ferme. Quelques instants plus tard, l'avant des embarcations vint s'échouer sur le sable et tous les arrivants débarquèrent, chacun se dirigeant sans hésiter, d'un pas lent, mais décidé, vers l'un des voyageurs en attente.

Depuis l'entrée du navire dans la baie, Victor se faisait la réflexion que, désormais, plus rien ne pourrait l'étonner. Il se trompait lourdement et n'en put croire ses yeux quand il vit Marie, sa mère et fille d'Alphonse, s'avancer vers eux. Il y a si longtemps qu'ils s'étaient tous les trois perdus de vue ! C'était à nouveau incroyable... Les retrouvailles furent intenses, mais finalement assez brèves : passé les instants d'émotion pure, Marie les scruta l'un après l'autre, comme si elle rétablissait un lien jadis rompu, comme si

elle leur demandait de ne pas laisser leur pensée s'échapper de la scène un seul instant. Quand son regard les quitta, les deux hommes surent qu'ils ne pourraient la suivre sur le bateau que lorsqu'ils seraient prêts à abandonner leurs dernières certitudes et à s'engager sur le chemin du doute. Aussi, quand une sorte de corne de brume retentit, quelques minutes ou quelques heures plus tard – ni Victor ni Alphonse n'auraient su le dire tant ils avaient perdu toute notion de temps comme d'espace –, annonçant le retour à bord des chaloupes, aucun des deux ne se sentit apte à la suivre, sans toutefois parvenir à bien comprendre quelle force les retenait à terre malgré l'envie qui les avait saisis de ne plus quitter Marie.

Il allait en fait leur falloir passer une longue nuit, puis la majeure partie de la journée suivante, faites d'interrogations et de tergiversations, avant qu'un navire dont ils ignoraient qu'il n'était pas le même que la veille – il s'agissait cette fois du *21 Avril* – se présente à nouveau dans la baie. Ils comprirent alors l'impatience à peine dissimulée de certains de leurs compagnons à l'approche de la grand-voile, alors que leur propre réaction n'avait été que retenue et incrédulité. Marie en descendit à nouveau et, cette fois, aucune résistance ne les dissuada de l'accompagner à bord lorsqu'elle les y invita.

Ils découvrirent très vite l'impressionnant univers flottant sur lequel ils allaient quitter la lagune et la terre ferme, peut-être définitivement. Chacune des six coques

du bateau se différençiait des autres non par sa structure, toutes étant strictement identiques, mais par les couleurs et insignes brodés sur les oriflammes flottant en haut de chaque grand mât. On retrouvait les mêmes insignes sur la tunique de six personnages impressionnants, tout d'abord maîtres d'équipage dirigeant les manœuvres lors de l'arrivée du navire dans la baie, puis hôtes cérémonieux des nouveaux passagers lorsqu'ils posaient le pied sur le pont, avant que ne soit donné le signal du départ vers le large, toujours à leur initiative. Malgré la crainte qu'ils lui avaient inspirée de prime abord, Victor comprit cependant très vite que leur rôle n'était pas d'imposer quelque décision autoritaire que ce soit.

Pour débiter, il pourrait librement passer d'un pont à l'autre, afin de déterminer sur lequel il allait se sentir à son aise et trouver sa place, en jouissant d'un total libre arbitre. Il décida d'ailleurs bien vite de laisser son grand-père, visiblement heureux, assis au milieu des gens qui entouraient l'homme à la tunique jaune brodée d'argent pour, faute de mieux, s'installer sur l'extrême coque tribord, au mât de laquelle flottait une simple oriflamme orangée, sans motif ajouté. Rien ne l'y rassurait spécifiquement, mais, contrairement à ceux des cinq autres structures, le Maître ne semblait pas là pour discourir ou enseigner quoi que ce soit, ce que la plupart des passagers semblaient rechercher au moment de commencer leur périple. Il décida donc de profiter du silence qu'on lui offrait.